

## PROLOGUE

Tous les amis à qui j'en ai confié l'idée me parlent de « testament ! » Et j'éprouve une certaine peine à accepter le mot. J'ai commencé à écrire, le jour de ma retraite, il y a presque trente ans. Une longue route !... Une longue aventure !... Beaucoup de passion !... De l'émotion parfois !... Je regarde mes seize livres dans lesquels j'ai tenté de laisser le souvenir de ce monde que j'ai connu, dans lequel j'ai vécu intensément, à propos duquel je garde le souvenir d'un univers doté de qualités dont, aujourd'hui, je constate avec un mélange d'amertume, de regrets, voire de hargne qu'elles ont disparu, effacées par la dureté d'une vie dans sa marche inexorable qui broie, casse, écrase et ne sait par où recommencer.

Une civilisation s'efface en deux générations. La première l'a vécue, la seconde en conserve des bribes, la troisième a oublié !...

Un exemple parmi des milliers. J'ai été gamin dans un village de la campagne profonde où, aujourd'hui, on imaginerait mal qu'il y avait trois cents élèves. J'ai croisé la petite classe qui subsiste : une quinzaine d'enfants qui allaient tristement, avaient perdu l'envie de rire, de se bousculer, de montrer discrètement leur force, de cacher leurs trésors au fond de leurs poches. Plus tard, à la sortie de la guerre, j'ai été instituteur dans un village aux confins du Cézallier. En bordure de cet espace vert et vide cinq hameaux comptaient autant d'écoles, huit classes, plus de deux cent cinquante élèves. Je l'ai raconté, fait revivre, renoué avec cette confiance que mes trente petits avaient manifestée vis-à-vis de ce nouveau venu et leur curiosité envers ce que leur apportait la vie, envers ce que je tentais de leur apporter moi-même. J'ai raconté notre fuite devant la tempête de neige... Quarante ans plus tard - deux générations !... - lorsque j'y ai ramené mon petit-fils, il n'a jamais voulu croire, jamais pu imaginer que cette maison vide avait été une école et j'ai constaté moi-même, avec stupéfaction, qu'il restait, en tout, dans l'ensemble de ce pays, quatre élèves, quatre enfants qui rejoignaient l'unique classe, au chef-lieu, et, derrière le minibus de Chantal, abandonnaient un vide sidéral.

Et tout se bouscule dans mon esprit. J'ai été Instituteur. J'aurais pu être Avocat. J'aurais sûrement peiné pour trouver les arguments, les monter en épingle, les rendre convaincants. Aujourd'hui, je me sens écrasé par la montagne des souvenirs, des témoignages, des certitudes et des regrets.

Alors, un testament ? À propos de quoi et pour qui ? Et qui suis-je pour me livrer à un tel exercice ? Qu'ai-je à prouver et qu'ai-je à défendre ?... Il est des moments où l'envie me submerge, il en est d'autres où le renoncement l'emporte !...

Le passé est-il donc si important ?...

En fait, et quoi que l'on veuille rejeter, hier conditionne aujourd'hui. Si nous nous reposons sur le résultat indéniable des efforts de nos Anciens, quoi que l'on veuille réfuter, oublier et même nier nous sommes entourés et, si l'on veut bien l'admettre, aidés par ce travail de fourmis qui a été celui de nos pères et, plus encore, celui de nos mères.

En huit jours, j'ai assisté à l'enterrement du dernier compagnon de mon équipe de rugby lorsqu'à vingt cinq ans, je passais mes dimanches à lutter sur le coup de trois heures et sur tous les terrains de France et à celui de l'une de mes dernières camarades de Lycée, entrée comme moi en ce premier Octobre 1941 à l'École Normale d'Instituteurs d'Aurillac.

Dans leur souvenir, il m'a semblé les entendre !...

– On a connu une période terrible. On a connu ensuite des années de bonheur. Dans la tristesse du monde qui a suivi, parle de notre enthousiasme !...

Alors, un testament ? Non à une pièce destinée à un Notaire, mais oui à un témoignage réservé à mes amis !...

## L'ORIGINE

J'ai été élevé dans la campagne profonde mais la réalité est beaucoup plus complexe. Il faut remonter à la génération de mes arrière-grands-parents pour les voir tous installés à demeure dans le monde de la terre. Ma grand-mère, la première, a ouvert une brèche et, si je m'attarde sur elle, c'est à cause de l'élan qu'elle a impulsé.

Élevée dans un petit village du nord de l'Aveyron, sa jeunesse a été celle de ses camarades d'enfance dans une famille qui, à l'image de toutes, pratiquait une économie de subsistance avec une vache nourrie à demeure, un cochon sacrifié chaque année, la volaille, le jardin, quelques fruits, un écart pour le froment et le blé noir dont la récolte assurait l'ordinaire. Dans son cas particulier ses parents tenaient en plus une auberge, lieu de rencontre des marchands d'occasion et de quelques visiteurs improbables tombés du ciel. En fait la recette dépendait des voisins du dimanche venus disputer une partie de quilles et boire une chopine, un litre les jours d'abondance !...

Dans cette atmosphère de soumission aux lois de la vie, son existence et, partant, ses valeurs propres auraient pu se noyer dans la misère du quotidien. Pourtant, un jour, elle m'a avoué :

– À vingt ans, j'avais le Brevet Supérieur !...

Il faut imaginer. Ce diplôme qui, aujourd'hui, aux yeux de la nouvelle génération est aussi inconnu qu'il serait ordinaire, était une exceptionnelle réussite. Comment l'avait-elle obtenu ? J'avais souvent insisté, profitant de ces instants où les événements, la situation, parfois l'état d'esprit prédisposaient aux confidences :

– Raconte moi !...

Et, un jour, elle a bien voulu entrouvrir l'armoire aux souvenirs :

– Je suis allée au Couvent, comme beaucoup, pensionnaire et là, une institutrice m'a prise en amitié. J'ai passé le Certificat d'Études avec toutes, le Brevet Élémentaire avec une poignée, le Brevet Supérieur seule. J'ai été reçue, félicitée !...

– Ta famille a dû être heureuse ?...

Elle a hésité, revécu sans doute ce moment où personne n'avait su apprécier, pire même où certains avaient manifesté un doute, presque une réprobation :

– Ça l'avance à quoi ?...

Elle avait ajouté, me regardant avec le sourire de son âge déjà avancé :

– À sortir la tête de l'eau !...

– Et ton existence à ce moment-là ?...

Elle a laissé s'installer un long silence, revécu ce temps où l'intérêt s'était déplacé d'un monde immobile à un oisillon prêt à s'envoler.

– À la maison, dans la vie de tous les jours, apparemment il n'y avait rien de changé. J'avais retrouvé ma place à la cuisine !...

Avait-elle manifesté un désir d'indépendance ? Elle a feint de ne plus s'en rappeler. Mais j'imaginai qu'avec son caractère elle n'était pas décidée à subir.

– Beaucoup d'évènements se sont passés en dehors de moi. J'en étais là quand, un jour, un homme s'est présenté. Il semblait important. Il a demandé à me voir, a été reçu par mon père qui, sur ses gardes, s'attendait à tout, était prêt à tout refuser car, pour lui, ma place était celle que j'avais retrouvée, où j'allais aider ma mère, nourrir la volaille et entretenir le jardin !... La demande du visiteur l'a désarçonné car il a été très bref, coupant volontairement, fermé à toutes les palabres !... Je l'entends encore !...

– Je suis, comme je vous l'ai dit, responsable de l'Enseignement. Je connais votre fille. C'est moi qui l'ai interrogée lors de son examen. Elle a été très brillante, nous a tous étonnés. En réalité, le Brevet qu'elle a obtenu est une épreuve difficile qui sanctionne des études déjà importantes. Je viens lui proposer un poste d'Institutrice à la rentrée. C'est, je crois, une offre très intéressante et j'aimerais la voir !...

Mon père, pris de court, n'a pu qu'opiner et c'est ainsi que j'ai été nommée, au premier Octobre, chargée d'une classe à l'école de Saint Amans. J'ai retrouvé, plus surprise que désemparée, l'établissement où j'avais été élève. Il m'a paru différent. Mais l'attitude, surtout, avait changé à mon égard. Les anciennes, la Directrice, me regardaient et me parlaient avec un mélange d'encouragement et de doutes. Pour toutes, j'étais trop jeune, trop inexpérimentée !... Une Institutrice ayant une expérience certaine a été chargée de me chaperonner !...

– En fait, j'ignorais tout de ce métier exigeant et j'ai vite réalisé, la porte de la classe refermée, que je serais seule face à une quarantaine de filles qui, à l'initiative de deux ou trois de mon village, ne savaient comment assimiler cette nouvelle situation,

être avec moi comme elles l'étaient quand elles venaient dans ma cuisine ou, au contraire, me traiter en considération de ma nouvelle situation.

Toujours est-il que le brouhaha habituel dans la marche de la classe m'a étonnée, que j'ai évidemment tâtonné, que je n'ai pas été convaincue. La Directrice, venue dans la matinée, m'a rappelé que je devais faire psalmodier la lecture, réciter la morale et exiger une discipline absolue. Elle a trouvé la classe « remuante » pour ne pas dire « bavarde ».

En fait, à midi, j'avais compris. Ce que tous m'avaient présenté comme une promotion n'était pas ce que, au fond de moi, j'imaginai de la vie. J'ai réalisé qu'il me fallait agir très vite. J'ai demandé à être reçue par la Directrice qui m'a accueillie sèchement et a été à deux doigts de tomber de sa chaise quand je lui ai présenté ma démission.

– Et que comptez-vous faire dans la vie ?...

– Je n'ai rien dit, mais je savais. Le soir, je préparais mon baluchon, le lendemain je prenais, pour Aurillac, la patache de Baldeyrou. Mon but ? C'était Paris où j'allais rejoindre une Tante qui tenait un restaurant aux Halles et qui m'avait toujours dit de la rejoindre si je sentais le besoin de l'aventure !...

Je n'ai rien écouté de ce que m'ont dit mes parents. J'ai pris le train à Bourges, rejoint la capitale. Depuis, je n'en suis jamais repartie !...

À la réflexion, j'ai réalisé que mon aïeule avait peu dit, minimisé volontairement son initiative et sa décision. En fait, elle avait pris le taureau par les cornes, décidé seule et vite, ne s'était laissée influencer par aucune habitude, n'avait appréhendé ni l'aventure, ni le changement de vie, ni l'opposition de ses parents dans un monde habitué à l'obéissance. Elle avait décidé sèchement, d'instinct, sans crainte ni pour ce qui l'attendait, ni pour les aléas d'une nouvelle vie dont elle ignorait tout !... Je la regardais, admiratif. Elle souriait. Je lui ai pris la main et,

soudain, c'est à moi qu'elle s'est adressée :

– Et ta vie, à toi ? Qu'as-tu à espérer de cette expérience où tu vas être professeur de cabrioles ? Tu es, en somme, dans ma situation lorsque j'étais dans ma classe à Saint Amans !...

Elle a laissé courir un temps qui, pour elle, ne comptait plus :

– Tu as beaucoup d'atouts. Tu vas être démobilisé. Tu as décidé de ne pas partir avec ton Colonel en Indochine. Tu as raison ! Ton père a payé assez cher à l'autre guerre et aujourd'hui, il vit mais il est massacré. Ne va pas risquer ta vie dans un pays d'où tu n'as rien à attendre. Pense à toi !... Tu es inscrit à la Faculté. Consacre-toi à tes études !...

– Mais comment ? Je vais avoir un poste d'enseignant !...

– Le soir !... Comme ton Oncle !... C'est sûrement dur mais ça forge le caractère !...

Le temps avait couru pour elle. Il n'avait, en rien, affecté ses capacités d'initiatives et de résistance. Elle était le symbole de ce monde d'où elle était issue. Prisonnière dans sa cuisine, condamnée à l'ombre et à l'obéissance, elle avait secoué à la fois les habitudes, l'ordre établi, les réticences de la famille. Elle m'a rappelé les immigrants, les chercheurs d'or, les trappeurs d'un autre monde !...

J'ai été fier d'elle !...

Elle est revenue au quotidien :

– Comment va ton Père ?...

C'était son fils. Elle parlait de lui à la troisième personne comme elle ne me parlait jamais de ma mère :

– Il a beaucoup souffert cet été !...

Elle a réfléchi une seconde, tiré de la nouvelle une conclusion définitive :